

NÉCROLOGIE

M. RICHARD DE BOYSSON

Le 19 septembre 1929 mourait à Cénac M. Richard de Boysson. Ceux qui l'ont connu n'ont pas besoin de lire son nom une fois encore pour se rappeler l'aimable vieillard et le charme de sa conversation. Mais peut-être en est-il qui ne savent pas assez quel était l'homme et ce que nous devons à l'érudit.

Fils d'une des plus nobles familles du Périgord, Ludovic-Marie-Richard de Boysson naquit à Siorac-du-Périgord le 28 mars 1839. Attiré par la carrière des armes, il entra à Saint-Cyr à l'âge de vingt ans. Il était capitaine au 16^e de ligne lorsqu'il fut envoyé en Algérie par le gouvernement impérial pour étudier les monuments mégalithiques de l'Afrique du Nord. Cette mission, en développant son goût pour l'archéologie et l'histoire, devait changer l'orientation de sa vie.

Sur les conseils du cardinal Bonnechose, qui, chaque vendredi, l'invitait à sa table, M. de Boysson, dès son retour en France, sollicita un poste qui lui laissât assez de loisir pour se livrer à l'étude. Grâce à l'appui de l'illustre prélat, il fut nommé receveur des finances à Prades ; de là, il passa à Gourdon. Hélas ! il y portait avec lui des idées politiques qu'il ne cherchait pas à cacher, et elles étaient précisément celles qui déplaisaient le plus aux maîtres de l'heure. On le lui fit bien voir, quelque temps après sa promotion à Boulogne-sur-Mer, en le mettant en non-activité par retrait d'emploi.

Il se tourna alors vers le journalisme et devint rédacteur en chef de *l'Echo de la Province*, organe monarchiste de Toulouse. Enfin se produisit l'événement qui, en ramenant M. de Boysson au pays natal, devait nous valoir la belle série de ses études périgourdines : en 1880, une Société industrielle de Seine-et-Marne le mit à la tête de ses établissements de Cénac. Dès lors, et pendant un demi-siècle, la vie de M. Richard de Boysson allait s'écouler près des rives de la Dordogne, digne, belle et laborieuse.

Chevalier de Malte, commandeur de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand, fondateur, avec les frères Paul et Vincent Bailly, religieux assomptionnistes, de l'Hospitalité de Notre-Dame du Salut, M. de Boysson fut pour nous, avant tout, l'un des meilleurs historiens du Périgord.

Maire de Cénac durant de longues années, il ne se contenta pas de tenir à jour les registres de l'état civil. Il y avait dans sa commune l'église d'un antique prieuré clunicien, et elle menaçait de tomber en ruines. Il la fit restaurer avec le goût le plus sûr et nous en conta l'histoire dans une excellente *Notice sur l'église et le prieuré de N.-D. de Cénac* (1). On voudrait trouver un autre Boysson pour sauver, non loin de là, cette belle église de la Canéda, où jadis officiaient les chevaliers de Saint-Jean.

En 1902, il publiait ses *Etudes sur Bertrand de Born* (2) et, cinq ans plus tard, *Le Clergé périgourdin pendant la Révolution* (3).

Puis, ayant découvert de curieux documents sur un des ses ancêtres, il nous narra avec esprit la vie d'*Un humaniste toulousain, Jehan de Boysson* (4). Mais il revint bientôt à l'histoire périgourdine. Au lendemain de la grande guerre paraissait *l'Invasion calviniste en Bas-Limousin, Périgord et Haut-Quercy* (5). Pour se reposer, le chevalier de Malte suivit alors en Palestine *François de Royère, ligueur et pèlerin* (6). Enfin, quelque temps avant sa mort, M. de Boysson livrait à l'imprimeur le manuscrit de son dernier livre, celui où il disait les fastes du château de *Doysac* (7). Là est son tombeau.

Qu'on se rappelle encore les nombreux articles qu'il envoyait à ce *Bulletin* et ceux qui paraissaient dans le *Bulletin* de Brive. Rares sont les questions qui le laissaient indifférent. Archéologie, histoire, littérature, il savait causer et écrire de tout. Avec la plus exquise modestie. Mais avec pertinence.

Car il n'affirmait rien sans preuve et ne transformait pas imprudemment la légende en histoire, ni l'hypothèse en réalité. A cet égard, son dernier ouvrage montre combien il avait le souci des textes authentiques et le respect de la vérité. « Un rêve est toujours plus vrai qu'un document », a écrit l'un de nos plus illustres confrères. M. de Boysson, j'en suis certain, n'en croyait rien. Il savait que, pour permettre aux autres de rêver, il faut que les chartistes et les « rats de bibliothèque » accomplissent leur tâche obscure.

Lorsque mourut M. Vigie, la Société historique et archéologique du Périgord s'honora en donnant à M. Richard de Boysson la vice-prési-

(1) Brive, 1897.

(2) Paris, Picard, 1902.

(3) Paris, Picard, 1907.

(4) Paris, Picard, 1913.

(5) Paris, Picard, 1920. Nouvelle édition en 1924.

(6) Sarlat, Michelet, 1925.

(7) Sarlat, Michelet, 1929.

dence pour l'arrondissement de Sarlat (mai 1928). Nous aurions désiré — et son successeur sera de notre avis — qu'il la conservât longtemps.

J. MAUBOURGUET.

M. ALFRED DUMAINE
AMBASSADEUR DE FRANCE

Nous avons appris avec regret la mort de M. Dumaine, ambassadeur de France, commandeur de la Légion d'honneur, décédé le 6 février 1930, en son domicile parisien, 5, rue du Regard. Ses obsèques ont eu lieu le 10, en l'église Saint-Sulpice, sa paroisse, sous la présidence de M^{sr} Chaptal, et l'inhumation s'est faite au cimetière Montmartre.

Né à Paris le 25 décembre 1852, Alfred Chilhaud-Dumaine appartenait à une vieille famille du Périgord. Son père, Jean-Julien Dumaine (1817-1894), imprimeur à Paris, passage Dauphiné, était originaire du Grand-Brassac et dirigea une importante maison d'édition militaire. Il conserva lui-même, jusqu'au bout, les plus affectueuses attaches avec sa chère famille de La Tourblanche.

Licencié en droit et archiviste paléographe, Alfred Dumaine fut, en 1877, attaché au Contentieux du Ministère des Affaires étrangères ; en 1878, attaché d'ambassade à Constantinople ; en 1881, troisième secrétaire à Rome (Saint-Siège) ; en 1882, commis principal au cabinet du Ministre, puis à la direction politique ; en 1885, rédacteur à la direction des Affaires politiques ; en 1887, secrétaire de première classe à Berlin ; en 1890, secrétaire de la Conférence ouvrière dans cette capitale ; en 1892, secrétaire à Bruxelles ; en 1896, Ministre plénipotentiaire et sous-directeur du Contentieux ; en 1899, sous-directeur du Nord et de l'Extrême-Orient ; il devenait, en 1904, Ministre plénipotentiaire de première classe et chargé d'affaires à Munich ; passait, en 1907, à Mexico et présidait, à la fin de l'année suivante, la délégation française à la Commission des Pyrénées. Ses services dans la carrière le firent, en 1912, par M. Poincaré, proposer pour un poste important et par le président Fallières, le 18 mai de la même année, nommer ambassadeur de la République française à Vienne. Il eut, comme l'a reconnu un témoin particulièrement qualifié, le tact nécessaire pour améliorer de plus en plus, sans hâte maladroite et sans contre-parties pécuniaires, nos relations avec l'Autriche-Hongrie (1).

(1) Raymond POINCARÉ, *Au service de la France*, t. I, p. 276.